

N°1 – la ponctuation arbitraire et la vision processuelle

On peut aller, avec François Jullien, chercher dans une pensée extrême orientale antique la mise en question d'une représentation en termes de création initiale. On peut aussi croire que cette notion a été « inventée » par l'école de Palo Alto. On peut aussi lire Simmel ...

« Quand un processus historique consiste en une alternance rythmique continue de deux périodes, aucune n'ayant plus d'importance que l'autre et chacune ne prenant son sens propre que par sa relation et son opposition à l'autre, il est rare que l'image unifiée que nous nous en formons reproduise sa régularité objective et le niveau constant où ses éléments se remplacent à tour de rôle. Au contraire, il est presque inévitable que nous donnions à leur alternance une sorte d'accent téléologique¹, de sorte que nous voyons toujours en l'une le point de départ, concrètement primaire, à partir duquel l'autre se développe, tandis que le nouveau passage de la seconde à la première apparaît comme une régression. Ainsi, par exemple, considérons que l'évolution de l'univers est une alternance éternelle entre la régularité qualitative de masses de matière assemblées et la dispersion différenciée de ces mêmes masses, et soyons convaincus que chacune à son tour procède toujours de l'autre et inversement ; mais le fonctionnement de nos catégories intellectuelles est ainsi fait que malgré cela, nous considérons toujours l'état d'indifférenciation comme l'état premier, c'est-à-dire que notre besoin d'explication nous pousse à déduire la diversité de l'unité plutôt que le contraire ; et pourtant, objectivement, il serait peut-être plus juste, au lieu de désigner l'une ou l'autre comme première, d'admettre un rythme infini où nous n'avons pas à nous arrêter à une étape calculée par avance, mais à la déduire sans cesse de l'étape qui la précède et qui s'oppose à elle. Il en va de même pour les principes du mouvement et du repos. Même s'ils alternent sans fin, globalement comme dans les différentes séries de l'existence, on n'en a pas moins l'impression que le repos est le principe originel, ou encore définitif, qui n'aurait pas besoin, en quelque sorte, d'être déduit d'un autre principe. Ainsi, lorsque nous considérons un couple de périodes, l'une des deux semblent toujours être éclairante ou au contraire devoir être minimisée, et ce n'est qu'en les classant ainsi que nous croyons saisir le sens de leur alternance : nous ne pouvons pas nous contenter de voir simplement le phénomène de cette succession, où aucun élément n'est désigné comme primaire ou secondaire. Car l'homme est trop un être de différences, de jugements de valeur et de finalités, pour ne pas articuler le flux ininterrompu des périodes alternées en y plaçant de tels accents, en les interprétant selon la forme de la maîtrise et de la servitude, en quelque sorte, ou de la préparation et de la réalisation, ou du transitoire et du définitif.

Il en va de même pour la guerre et la paix. Dans les faits successifs ou simultanés de la vie sociale, elles sont tellement imbriquées que les conditions du combat à venir se constituent au sein de tout état de paix, et celles de la paix future au sein de tout combat ; si l'on retrace en sens inverse l'évolution des séries sociales sous cette catégorie, on ne peut s'arrêter nulle part : dans la réalité historique ces deux états renvoient sans cesse l'un à l'autre. Mais intuitivement nous introduisons une différence interne entre les éléments de cette série : le combat apparaît comme l'élément provisoire, dont la finalité est dans la paix et dans les contenus de celle-ci. Alors que objectivement, le rythme de ces éléments se déroule entièrement sur un seul niveau, avec des valeurs égales, notre sentiment des valeurs en fait pour ainsi dire des périodes iambiques, la guerre étant la thesis et la paix l'arsis. ²»

G. Simmel, *Sociologie. Etudes sur les formes de la socialisation*. Chapitre 4 *Le conflit*. PUF, Quadrige, 2010, p 335/336./ Editions Circé. Texte publié en 1908

¹ Téléologique = finalisé

² *Thesis* et *arsis* désignent les temps fort et faible dans la poésie grecque, une syllabe brève et une longue formant un pied (iambe).